

1 - LA VAJOL

LE DERNIER TRANSPORT D'OR

La Vajol est en effervescence. Les communications du front sont désastreuses et nous venons d'apprendre que la ville de Gérone va tomber entre les mains des rebelles.

Le président de la République, Manuel Azana, celui du parlement espagnol, les Cortes, le chef du gouvernement, Juan Negrin, doivent être exfiltrés. Ils prennent la route le 5 février au matin pour rejoindre la France par le col de Lli. Ce col relie l'Espagne au petit village français de Las Illas, proche de Maureillas et de Céret. Avant de partir, le chef du gouvernement ordonne de transférer en France les dernières réserves d'or et d'argent qui restent dans la mine bunkérisée de La Vajol.

La veille, des camions sont arrivés de Figueras et leurs conducteurs, les ayant garés sur le parking de la mine, ont pris en marchant, le chemin du col. Des hommes attendaient ce convoi.

L'escouade constituée par des éléments des troupes qui se replient de Barcelone comporte sept chauffeurs, des officiers, des combattants. La défense des derniers avoires de la république en territoire espagnol va leur être confiée. Le 4 février, ils ont été séparés. Ceux qui ont été écartés ont eu le droit de se reposer et cela ne leur a rien dit de bon.

Pendant que des hommes chargent les camions, le colonel qui dirige les opérations organise la mission et veut s'assurer

que chacun ira jusqu'au bout. C'est un communiste de longue date, réputé pour sa droiture et sa fidélité. Il fera ce qu'il doit. Ses décisions sont prises.

Sept officiers sont réunis dans le bureau de l'ingénieur.

– Camarades, vous conduirez les camions chargés de nos dernières réserves. Les tentations peuvent être nombreuses surtout en ces moments que nous connaissons. Vous devrez vous assurer que ces camions arrivent tous à Figueras demain. Vous aurez deux hommes armés avec vous. Chacun d'entre vous a la responsabilité de 350 kilogrammes d'or.

Sept chauffeurs sont convoqués dans le bureau de l'ingénieur.

La chaleur du poêle fait presque oublier le tragique de la situation. Les brigades sont enfoncées, balayées. Les troupes nationalistes saccagent tout sur leur passage. Tout est perdu. Les membres du gouvernement sont déjà partis. Eux sont là. Ils attendent les ordres. Depuis qu'ils se sont engagés dans ce combat, ils ont toujours obéi. Ce qui leur sera demandé, ils le feront aveuglément. Ils doivent rester ? Ils le feront ! Ils doivent se battre ? Ils se battront ! C'est leur honneur. Ils n'ont plus que cela.

– Pourquoi sommes-nous ici camarades ? Interroge l'un d'eux.

– Vous avez été choisis pour cette mission en raison de la confiance que notre République espagnole a en vous. Cette action est primordiale pour que notre mouvement puisse continuer la lutte. Êtes-vous d'accord pour un ultime effort, un dernier sacrifice ?

– Nous le sommes.

– Vous allez prendre le volant des camions qui sont arrivés hier à la mine et les ramener à Figueras avec le chargement qui est en cours.

– Figueras ? Les rebelles sont déjà à Gironna. Nous les avons aux fesses. Nous allons dans la gueule du loup !

– À Figueras, il vous sera donné de nouvelles instructions. Mais il faut faire vite. Très vite.

– Que devons-nous transporter ?

– Les ultimes réserves d'or de la république. Les dernières expéditions ne sont jamais arrivées à destination. Ces réserves doivent nous permettre de poursuivre le combat, même de l'étranger avec l'appui de nos camarades des partis amis.

– Seuls à bord ? Sept camions ! Si nous parvenons à atteindre Figueras, je crois à nouveau aux miracles...

– Vous serez plusieurs. Chaque chauffeur sera accompagné d'un officier et de deux gardes armés. Allez. Passez à côté dans la grande salle.

Dans cette dernière, au premier étage du bâtiment règne un désordre indescriptible. Matelas. Munitions posées à même le sol. Nourriture jetée par terre, alors qu'eux n'ont pas mangé depuis deux jours. Bouteilles cassées. Papiers éparpillés. Instructions, communications froissées. Dépêches laissées intactes. Dans un coin, un deuxième poêle ronfle. Alimenté par les caisses fracassées qui s'étalent. Sur le poêle, une casserole ! Dans la casserole, du café ! Chaud. Fumant. Cela fait des semaines qu'ils n'en ont pas bu. Ils trouvent des verres crasseux, mais quand le liquide brûlant les emplit, ils ne sont plus que de superbes tasses contenant le meilleur nectar qu'ils n'aient jamais bu.

Pour ces hommes qui se battent depuis plus de trois ans sur tous les fronts, pour ces durs qui bravent les bombes, les balles, la faim et le froid depuis plusieurs semaines, ces quelques moments de chaleur sont de merveilleux instants. Ils commencent à rêver, à penser à leurs compagnes, à leurs enfants. Où sont-ils ? Ont-ils réussi à passer la frontière ? Ont-ils réussi à se mettre à l'abri ? Les Français ont, paraît-il, fermé les accès, mais d'autres bruits laissent supposer qu'ils les ont à nouveau ouverts. S'ils ont réussi à les franchir, sont-ils bien accueillis ?

Cette mission avait tout... d'une mission suicide. Pourquoi faut-il revenir sur Figueras ? La frontière n'est pas loin. Les « chefs » ne viennent-ils pas d'en prendre le chemin ?

En ces moments, ces hommes durs deviennent faibles. Le colonel le sent.

– Allez ! Aux camions ! On y va !

L'ordre est sec. L'appel à la fraternité entre communistes est simple. Pour la cause ! Le «No pasaran» est dépassé, mais eux continuent à croire en leurs valeurs et à les défendre.

Sans rien dire, chacun prend la direction du grand escalier qui mène à l'aire où sont parqués les véhicules, déjà chargés et gardés par des camarades qui visiblement donneraient leur vie plutôt que de capituler.

Ils sont sept conducteurs. Il y a huit camions. Huit camions... Tous bâchés.

Chaque chauffeur s'installe dans celui qui lui est attribué par un gradé. Chaque officier affecté au sien prend place sur le siège du passager, les hommes enjambent les ridelles, arment leurs mitraillettes et se positionnent de chaque côté de la plateforme ; ils sont bien décidés à tirer sur qui chercherait à s'emparer du précieux chargement. La colonne se met en marche en direction de Figueras pour rejoindre ensuite, sans doute pensent-ils, le col du Perthus.

Manuel est à la foi triste, et en colère. Il a été écarté de l'expédition par son ami officier, Pedro. Il lui en veut maintenant. Que faire ? Passer en France en suivant les pas des «chefs» en empruntant le col de Lli ? Rester ici et se battre pour trouver une mort assurée ?

À cette date et à cette heure, rien ni personne ne sait, avec certitude, si les Français laisseront passer la colonne. La frontière est fermée à l'armée espagnole depuis le 25 janvier.

Le huitième camion est toujours à l'arrêt. Plus personne ne lui prête attention. Plus personne ? Non. Pedro veille.

Pedro a rejoint le groupe avec les brigades internationales puis il s'est rapproché des troupes républicaines. Certains disent que Pedro est de Düsseldorf. D'autres prétendent qu'il vient de Barcelone ou encore de Madrid. Personne ne sait vraiment qui il est. Père allemand, mère espagnole. Il connaît très

bien ces villes et ces régions. Il semble aussi connaître Moscou. Il parle parfaitement espagnol avec un accent catalan qui lui a été transmis par ces grands-parents lorsqu'il venait passer ces vacances à Tossa de Mar, quand il n'allait pas à Madrid où ses parents disposaient d'un appartement dans les lieux les plus chics de la capitale espagnole. Il parle très bien catalan, mais avec un drôle d'accent. Allemand? Espagnol? Il a été de tous les combats. Blessé à la bataille du Jarama, qui vit la victoire des nationalistes sur les milices républicaines, il lui en reste un léger tiraillement à la jambe. Cette blessure le fait parfois souffrir, mais il n'en dit mot et s'évertue à la cacher. Il rejoint la brigade pour la bataille de Guadalajara, véritable prouesse des troupes républicaines, où elles arrêterent l'avancée des nationalistes sur Madrid. Il y démontra un courage et une férocité exemplaires. Après cette victoire qui stabilise et fixe le front, il est promu officier. Il poursuit ensuite les combats et progresse dans la hiérarchie. Fortement impliqué dans la bataille de Catalogne, il bat en retraite avec ses camarades sous les bombes des « Stukas » de la Légion Condor et les balles des avions de chasse italiens.

Parfois mystérieux, quelquefois explosif, tantôt calme, tantôt exubérant, il est porté par ses racines catalanes et allemandes. C'est un chef dont on ne discute pas les ordres et un exemple pour ses hommes. Il a fait une partie de ses études à Paris et maîtrise parfaitement plusieurs langues.